

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LES DRAMES INCONNUS

DEUXIÈME PARTIE — HISTOIRES DU PASSÉ.

III.

A cette muette réponse, les lèvres du père s'appuyèrent plus fort et plus tendres comme si, en un seul baiser, il voulait se rattraper de tous ceux que lui avait fait perdre ce temps écoulé.

—Oui, six semaines ! au grand complet ! reprit la jeune fille. Si les journées te paraissent courtes, à toi qui t'enfermes au milieu de tous ces livres que tu dis tant aimer, et qui, pourtant, te rendent sombre et triste, il n'en est pas de même pour moi qui compte heure par heure les jours que je reste sans te voir.

Puis, se mettant à rire, elle ajouta :

—Il me prend parfois l'envie d'entrer dans ton cabinet et d'interrompre ces perpétuels travaux qui te font m'oublier.

—Garde t'en bien, Blanche ! s'écria vivement M. d'Armangis avec un accent qui trahissait une secrète terreur.

Cette émotion n'échappa pas à sa fille, mais elle n'en devina pas le vrai motif.

—Oh ! continua-t-elle gaiement, voici que tu trembles déjà de crainte qu'un beau matin je vienne jeter au feu papperasses et livres.

—C'est vrai, dit le père en tentant de sourire. Songe donc que l'expédition dont tu me menaces anéantirait le résultat de bien des veilles et des recherches.

—Alors, si tu veux que je renonce à mon envie, il faut un peu plus penser à moi, appuya l'enfant d'un petit ton mutin.

—Oui, je te promets qu'à l'avenir je ne resterai plus privé aussi longtemps de tes doux baisers, ma chère fille.

Mlle d'Armangis prit une voix doucement grondeuse :

—Tu promets... tu promets, reedit-elle, tu m'avais aussi déjà promis les autres fois et, pourtant, tes réélusions volontaires

sont devenues de plus en plus longues... Et cette dernière vient de durer six semaines.

—Six semaines ! répéta le père d'une voix désespérée.

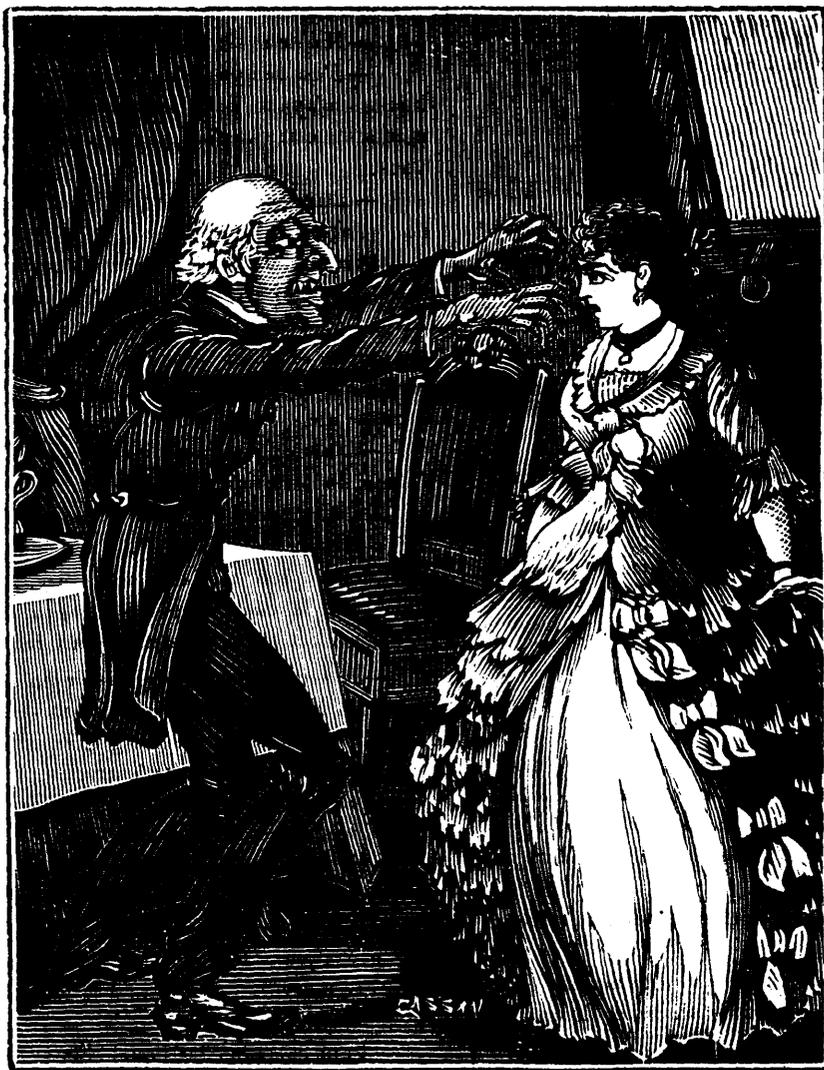
De Valnac avait écouté, muet, cette scène intime pendant laquelle il avait échangé plusieurs rapides regards avec M. d'Armangis. Il crut devoir enfin se mêler à la conversation en disant :

—Sais-tu, mignonne, que tu es bien sévère pour ceux qui se repentent... Voici ton père qui...

—Ah ! je vous conseille de parler pour les autres, oncle François, vous qui m'oubliez sans même avoir à donner l'excuse que le travail vous absorbe ! s'écria Blanche en souriant.

—Oh ! si tu ris, ton père et moi nous sommes sauvés.

—Est-ce qu'on peut garder longtemps rancune à ceux qu'on aime... trop !... c'est pour un certain oncle que je dis ce trop.



... ses doigts crispés s'avancèrent pour se nouer autour du cou de sa fille ...

En voyant arriver l'orage sur lui, le comte parut éprouver une réelle satisfaction, comme s'il eût eu intérêt à détourner de M. d'Armangis l'attention de sa fille.

—Voici un trop que tu me payeras, charmante... j'aurai ma vengeance, sois en sûre... si tu connais un certain oncle, moi je connais une certaine nièce qui a la rage d'embrasser ceux

qu'elle aime trop. Aussi quand elle viendra avec sa bouche rose tendue, je te jure qu'elle en sera pour ses frais.

—Vous refuseriez ?

—Comme tu dis, fit de Valnac en courbant sa haute taille vers Blanche.

Elle lui jeta rapidement ses deux bras au cou en criant joyeuse :

—Ah ! je vous tiens ! refusez donc maintenant, je vous en défie.

—Parbleu ! tu m'as pris en traître... la belle malice, répondit François qui, tout en paraissant se débattre sous le baiser de sa nièce, examinait M. d'Armangis, resté rêveur sur le canapé où son oncle l'avait fait asseoir.

Le résultat de cet examen lui inspira sans doute une inquiétude, car, peut-être pour éloigner un moment la jeune fille, il reprit :

—Je te fais un pari, Blanchette.

—Lequel ?

—Je parie une disorédition que toi, qui fais aux autres le reproche de passer leur temps le nez dans les livres, tu n'ouvres pas ceux qu'on te prête.

—Vous avez perdu, monsieur l'oncle, car j'ai lu les vôtres jusqu'à la dernière ligne.

—Ah ! tant mieux ! car ces livres ne m'appartiennent pas et comme on me les a déjà réclamés je puis sans remords, te prier d'aller me les chercher là-haut pour que je les rende à leur propriétaire.

—Oh ! non, non, fit gaiement la nièce. Pour une heure que j'ai le plaisir, père et oncle, de vous avoir près de moi, je ne tiens pas à en perdre une seule minute. Tout ce que je peux faire pour vous, c'est de sonner afin qu'un domestique monte les prendre.

Et Blanche se dirigea vers la sonnette, tournant le dos aux deux hommes.

Rapide comme l'éclair, la main de François se posa sur le bras de M. d'Armangis qui, subitement, était tombé dans une profonde prostration. A ce brusque contact, le père tressaillit et, rappelé à lui, secoua cette torpeur qui l'avait envahi.

Au moment où la jeune fille allait atteindre le cordon de la sonnette, un retentissant coup de cloche, parti de la loge du suisse, lui fit tourner la tête vers la fenêtre par laquelle on voyait la cour.

—Voici une visite qui arrive. C'est M. de Jozères, dit elle en reconnaissant celui qui marchait vers le perron.

—M. de Jozères ! murmura de Valnac avec un sourire de dégoût.

—Lui ! balbutia M. d'Armangis dont un frisson de terreur galvanisa le corps affaibli.

Car M. d'Armangis ne rappelait en rien cet homme que, vingt-six années auparavant, nous avons vu beau, heureux, insouciant, alors qu'il ne connaissait de la vie que les riants côtés. Le temps semblait avoir compté double pour lui. A cinquante-six ans, il paraissait en avoir quatre-vingts.

Son corps, amaigri à l'extrême, s'était voûté et tremblait sur ses jambes, qui ne pouvaient plus que bien péniblement se mouvoir. La tête était affreusement ravagée : le crâne dénudé n'avait conservé qu'une légère couronne de cheveux entièrement blancs, et une peau jaunie et ridée se plaquait sur les tempes et les pommettes. La lèvre inférieure, qui retombait pendante sur le menton, laissait sans cesse entrouverte sa bou-

che édentée. Au fond de l'orbite profondément creusée brillait un oeil fiévreux, inquiet, qui parfois s'éclairait de rouges lueurs.

A l'entrée de M. de Jozères dans le salon, le malade tenta de se dresser debout pour le recevoir, mais, les forces trahissant sa volonté, il retomba sur le canapé.

—Restez, je vous prie, cher monsieur, dit le survivant pour prévenir une seconde tentative.

Après un amical salut adressé à Blanche, l'ex magistrat s'était tourné vers François qui n'avait pas bougé de son siège à l'arrivée du visiteur. Insolemment renversé sur le dossier, l'œil plein de mépris, M. de Valnac se contenta de lui faire un faulx signe de main en demandant d'un ton bref :

—Quel motif nous vaut votre visite, monsieur de Jozères ?

Malgré cet accueil brutalement impoli, l'ancien procureur s'adressa de préférence au comte :

—Ma foi ! fit-il, je n'aurai pas la hardiesse de soutenir que ma visite vous était destinée, car je venais pour Mme d'Armangis.

—Ma sœur est partie en voyage, dit sèchement François.

—C'est ce que m'a appris le suisse de l'hôtel. Mais cet homme n'ayant paru incapable de me fournir des renseignements sur cette absence, j'ai pris le parti de venir m'adresser à vous.

—Et vous désirez savoir ? continua de Valnac de sa plus impertinente voix.

Quand le dernier imbécile n'aurait pu se tromper sur cette façon d'être reçu, M. de Jozères, à plus forte raison, s'était aperçu, dès son entrée, qu'il était en face d'un ennemi. Mais si son sourire semblait prouver qu'il ne prenait pas en mauvaise part une aussi grossière réception, sa pensée s'agitait active en même temps que son oeil observait.

—C'est singulier, se disait-il, sous le ton insolent de M. de Valnac, on dirait qu'il se cache une terreur.

En effet, pendant que François parlait de si haut à son ancien tuteur, son regard allait anxieux de Blanche, qui s'était mise devant son métier à tapisserie, à M. d'Armangis qui, affaissé sur le canapé, paraissait peu à peu se laisser encore gagner par cet engourdissement dont de Valnac l'avait déjà tiré.

—Je serais heureux de savoir en quel endroit il me faut adresser à Mme d'Armangis le compte-rendu d'une commission dont elle a bien voulu me charger, reprit de Jozères.

Avant de poursuivre l'entretien, le comte qui, en même temps que le magistrat parlait, n'avait pas quitté de l'œil M. d'Armangis, se retourna vers sa nièce :

—Et mes livres, Blanchette ? Tu serais bien aimable de me les aller chercher, lui dit-il.

Si l'oncle voulait éloigner sa nièce, il fut déçu dans son désir, car la jeune fille, fort intriguée par la manière dont M. de Valnac recevait ce vieillard à la tête vénérable, semblait peu disposée à quitter la place.

—Je ne sais plus dans quel coin je les ai rangés, répondit-elle en se cachant derrière son canevas pour dissimuler la rougeur que ce menfonge lui faisait monter au front.

—Si tu les cherchais bien... insista François.

—Oui, ce soir je fouillerai partout, ajouta-t-elle, sans se lever.

En entendant cette réponse qui lui retirait l'espoir que sa nièce s'absenterait, un nuage de tristesse passa sur le front de M. de Valnac, dont le regard revint sur M. d'Armangis.

—Fasse le ciel qu'un pareil chagrin lui soit évité ! pensa-t-il

Et s'adressant à M. de Jozères :

—Votre compte rendu attendra forcément, faute de pouvoir être adressé à Mme d'Armangis, car personne ici ne saurait vous indiquer quelle direction elle a prise.

—En vérité ! fit le procureur en souriant, partir ainsi sans rien dire, c'est un peu fou.

Ce dernier mot produisit un terrible coup de théâtre. En l'entendant, M. d'Armangis poussa tout à coup un strident éclat de rire, puis il se redressa convulsivement, et, la face contractée, l'œil hagard, l'écume aux lèvres, il cria d'une voix saccadée :

—Fou ! qui parle de fou ! qui dit que je suis fou !

Ce n'était plus cette créature exténuée qui, tout à l'heure, tentait d'inutiles efforts pour se soulever de son siège. Une surexcitation furieuse avait soudainement ranimé ce corps usé, qui tressaillait de toutes ses fibres. Pantelant de souffrance et de délire, M. d'Armangis s'était adossé dans un coin du salon comme pour s'y défendre et, les poings serrés, il gringa d'un ton menaçant :

—Venez donc le prendre, votre fou ! ! !

Plus pâle qu'une morte, affolée de désespoir, Mlle d'Armangis, à la vue de ce sinistre et inattendu spectacle qui lui révélait le douloureux secret des longues et fréquentes disparitions de son père, s'était élancée d'un bond vers le malheureux incensé :

—Père ! bon père ! reviens à toi ! cria-t-elle d'un ton déchirant.

Au son de cette voix, le fou frissonna et, saisissant dans les siennes les mains de sa fille, il l'attira brutalement à lui et la regarda en silence.

—Père ! c'est moi, tu me reconnais, n'est-ce pas ? balbutia l'enfant qui frémissait sous ce regard d'une effrayante fixité.

Blanche ressemblait si exactement à sa mère quand elle avait seize ans, que le passé, avec ses sanglants secrets, dut brusquement surgir dans le cerveau, troublé par la démence, de M. d'Armangis ; il lança un nouvel éclat de rire, et, repoussant sa fille avec violence, il gronda d'un accent qui débordait de haine :

—Va-t'en, démon !

—Père, c'est moi ? répéta Blanche en sanglotant.

—Oui, va-t'en, démon ! hurla le fou. Soit maudite, toi qui es venue me tenter avec ta fatale beauté... Toi qui m'as pris honnête homme dans tes pièges pour...

Un souvenir épouvantable souleva subitement toute sa colère, et ses doigts crispés s'avancèrent pour se nouer autour du cou de sa fille qui, clouée en place par la stupeur, ne songeait pas à se mettre hors de portée des attaques du furieux. Francis n'eut que le temps de s'élançer entre l'enfant et M. d'Armangis qui, en voyant sa proie lui échapper, répéta avec une croissante furie :

—Sois maudite !... maudite !... maudite ! ! !

Après ce dernier effort de rage impuissante, l'insensé chancela sur ses jambes et, tout en comprimant entre ses mains son crâne en feu, fit entendre un long gémissement de souffrance, puis s'évanouit entre les bras de M. de Valnao qui les avait ouverts pour le recevoir.

Cette scène s'était si rapidement passée que Francis et Blanche avaient oublié la présence de M. de Jozères. Quand, après avoir déposé le malade sur le canapé, le comte se tourna vers la cheminée pour sonner un domestique, il se trouva en

face du visiteur. A la vue de celui qui venait de surprendre ce secret de famille, Francis pâlit et, du doigt, lui montrant la porte :

—Faut-il donc, monsieur, vous expulser pour vous faire comprendre que votre place n'est pas ici ! s'écria-t-il d'une voix où le mépris se confondait avec la colère.

Sans rien répliquer, M. de Jozères gagna la porte et disparut. Mais, en traversant la cour, il se disait déjà :

—Eh ! eh ! le docteur Perrier, qui m'attend à dîner pour que je lui rapporte des nouvelles de Mme d'Armangis, ne se doute guère de ce que je vais lui conter sur le mari.

A son passage devant la loge du suisse, la pensée du procureur prit aussitôt un autre cours. Il venait de se rappeler le motif qui l'avait fait venir à l'hôtel, et la sorte de gaieté que la folie de M. d'Armangis avait excitée en lui fit place aux angoisses de sa propre situation.

—Si nous ne retrouvons pas Bertha, nous sommes perdus ! se répétait-il vingt fois en regagnant son domicile pour y prendre Mme de Jozères que, suivant la recommandation de Perrier, il devait conduire près de sa mère malade.

Après le départ du magistrat, M. de Valnao s'était hâté de sonner les gens, qui étaient accourus à ses coups de sonnette répétés. Parmi eux se trouvait le valet de chambre du malade, vieux serviteur dont la discrétion était à l'épreuve.

—Pierre, lui dit le comte, ton maître vient d'avoir encore un nouvel accès.

—Le temps tourne à la pluie et, ce matin, monsieur se plaignait beaucoup de sa névralgie, dit tranquillement Pierre devant les autres domestiques, qui croyaient M. d'Armangis atteint d'une maladie nerveuse.

Si M. de Valnao n'accompagna pas les valets qui emportaient son beau-frère toujours évanoui, c'est qu'il lui fallait calmer Blanche qui, depuis que l'horrible vérité s'était révélée à elle, pleurait silencieuse au coin de la cheminée.

L'oncle releva doucement la tête de l'enfant désolée, dont les grands yeux humides semblèrent l'interroger.

—J'ai tout fait, ma pauvre, pour t'éloigner quand j'ai vu arriver cette redoutable crise, dit-il de sa voix la plus triste.

—Hélas ! mon oncle, je n'ai pas voulu vous comprendre, balbutia la jeune fille.

—Je désirais te laisser ignorer le plus longtemps possible que l'intelligence de ton père, fatiguée par ses assidus travaux, se surexcite quelquefois à tel point qu'un étranger pourrait le croire atteint de folie.

Un éclair d'espoir brilla dans les yeux de Blanche en entendant ces mots.

—Ainsi mon bon père n'est pas fou ! demanda-t-elle en hésitant.

—Fou ! fit M. de Valnao. Où vas-tu chercher pareille idée ?

—Vous me le jurez, mon oncle, n'est-ce pas ? s'écria d'une voix plus rassurée Mlle d'Armangis, dont le regard fouilla dans celui du comte.

—Sans doute, chérie, dit le jeune homme qui, tout en évitant de jurer, soutint le regard de sa nièce.

L'enfant ne s'aperçut pas de l'absence du serment et, se rattachant plus fort à l'espoir, elle continua :

—Ainsi ces réclusions de plusieurs semaines, pendant lesquelles je ne voyais plus mon père, étaient bien employées par lui à ces travaux dont vous me parlez ? Ce n'

Elle s'arrêta effrayée sans oser achever sa phrase.

François avait deviné la pensée de la jeune fille, mais, bien résolu à lui laisser le doute de son malheur, il feignit de ne pas comprendre et prenant un air étonné :

— Ce n'étaient pas ?... répéta-t-il sur le ton interrogatif.

— Ce n'étaient pas des crises pendant lesquelles la raison affaiblie de mon père imposait à ceux qui veillent sur lui le devoir de ne laisser apprendre à personne l'affreuse vérité ?

— Oh ! oh ! mademoiselle la peurouse ! avec toi il ne faut pas avoir un peu de fièvre, car ton imagination court aussitôt la campagne et voit les gens... fous à lier.

Et le comte ponctua les trois derniers mots d'un petit rire si franc que Blanche, saisie d'une joie subite, lui sauta au cou en s'écriant d'une voix qui tremblait d'émotion heureuse :

— Ah ! cher oncle, que j'ai eu grand'peur !

Mais, subitement, une expression d'inquiétude apparut dans ses yeux.

— Qu'as-tu encore ? demanda François qui l'observait.

— Je voudrais bien vous adresser une question, dit-elle timidement.

— Adresse, mon enfant.

— De quelle femme parlait donc papa ?... Vous savez bien, celle qu'il appelait démon et qu'il maudissait avec tant de colère ?

Si maître qu'il fût de lui-même, le comte ne put dompter un tressaillement, mais, avant que sa nièce l'eût surpris, il appela encore le rire à son aide.

— Ah ! ma foi ! Blanchette, j'y renonce, s'il me faut t'expliquer toutes les lubies que la fièvre inspire à un malade... Ton père nous aura raconté quelque tirade de vieux mélodrame logé au fond de sa mémoire depuis peut-être plus de vingt ans... C'était bien le vrai style de l'Ambigu... Il aura entendu jadis débiter cela dans un théâtre du boulevard et il l'aura retenu.

Tout avait été dit d'un ton si plein d'assurance que la jeune fille, convaincue, se prit à sourire.

— A la bonne heure, ma charmante, te voici enfin devenue raisonnable. Ainsi donc, ne t'inquiète pas et aie confiance en Pierre qui sait les soins qu'il faut donner... science peu profonde, du reste, car elle consiste à laisser dormir son malade,

En prenant son chapeau sur la console où il l'avait déposé, François continua :

— Et pour que tu sois encore plus pleinement satisfaite, je vais passer chez mon médecin que je t'enverrai. Je suis certain, quand il aura vu ton père, qu'il te répétera tout ce que je t'ai dit.

Sans doute que Pierre, le valet de chambre de M. d'Armangis, avait compris qu'il devait venir aussi donner le change à la tendresse effrayée de Blanche, car il apparut à la porte du salon au moment où M. de Valnac allait partir.

— J'ai l'honneur d'annoncer à mademoiselle et à monsieur le comte que mon maître, avant de s'endormir, a prié que nul ne vienne interrompre son sommeil.

— Et bien, trembleuse, es-tu maintenant tout à fait tranquillisée ?

— Oui, le meilleur des oncles, dit tout bas la jeune fille en semblant craindre que le bruit de sa voix éveillât son père.

— Alors, sans adieu, me chérie. Je cours chez mon médecin que je vais t'envoyer, répéta François en prenant congé de sa nièce par un dernier baiser.

Quand il se vit dans la rue et qu'il n'eut plus besoin de se contraindre, M. de Valnac murmura désespéré :

— Encore ce nouveau et épouvantable malheur ! Et personne à qui me fier pour lui demander un conseil !

Tout à coup il poussa un cri de joie folle :

— Si, si, je sais quelqu'un ! s'écria-t-il.

Et il prit sa course.

IV.

Nous aurons plus tard à expliquer la mystérieuse cause qui, entre les époux de Jozères, avait motivé ce mariage si disproportionné sous le rapport de l'âge. Pour le moment, il nous suffira d'affirmer que cette union, à défaut d'un amour impossible, n'avait pas même amené cette sorte d'indifférence qui rend la vie en commun, sinon douce, tout au moins supportable. Comme si son mari était pour elle un objet d'aversion, Léontine s'enfermait des semaines entières dans son appartement dont de Jozères n'osait franchir le seuil.

Nous ne prétendons pas dire que le procureur acceptait avec insouciance l'antipathie qu'on lui témoignait. Il avait au contraire, quand il était seul, de furieux accès de rage, mais quelque terrible crainte ou un honteux intérêt le forçait sans doute à dissimuler, car, dans les rares occasions où il se trouvait en présence de Léontine, il paraissait s'être soumis à la situation qui lui était faite. Un vieillard égoïste et jaloux, il avait trouvé un bon côté à cet isolement dans lequel vivait sa femme.

— Au moins elle est vertueuse ! se disait-il.

Pour ébranler cette conviction il avait fallu les diverses circonstances qui s'étaient produites le soir où en sortant des Italiens, Avril et Mme d'Armangis étaient venus prendre le thé en sa demeure.

Depuis cinq jours qu'avait eu lieu, pendant que le mari était resté au théâtre, cette entrevue forcée avec Paul qui avait causé son évanouissement, Mme de Jozères, qui se disait souffrante, était demeurée invisible pour son époux. Malgré sa jalousie éveillée, le procureur n'aurait pas encore osé forcer le retraité de sa femme sans la formelle injonction qui lui avait été faite par Perrier d'amener, le soir, Léontine au chevet de sa mère dangereusement malade.

Au retour de l'hôtel d'Armangis, quand l'ex-magistrat voulut pénétrer chez la récluse, la porte, qui restait sous sa main, lui fit comprendre que le verrou intérieur avait été poussé.

Au bruit du bouton de la serrure qu'il tournait vivement, la voix de Mme de Jozères demanda :

— Qui est là ?

— Veuillez me laisser entrer, Léontine, j'ai à vous parler, répondit l'époux d'abord mis en éveil par cette précaution du verrou.

Si court que fût le temps employé par sa femme à le ouvrir, le délai qui s'écoula entre la question et le bruit du verrou tiré suffit pour lui inspirer un soupçon.

— Pourquoi ce retard ? pensa-t-il.

L'appartement de Mme de Jozères consistait en une chambre à coucher et un vaste cabinet de toilette que précédait un petit salon boudoir.

En mettant le pied dans ce boudoir, l'époux le fouilla et regarda sans rien y découvrir de suspect. La jeune femme était vêtue d'un ample peignoir flottant à la taille. Un fauteuil placé à l'angle du foyer, où petillait un feu clair, et un ouvrage au crochet, posé sur le marbre de la cheminée avant d'aller ouvrir, indiquaient assez que la visite de son mari la surprenait

train de broder au coin du feu. Malgré ces apparences qui auraient dû étouffer la défiance qui venait de naître, M. de Jozères n'en demanda pas moins :

—Vous étiez-vous donc assoupie dans votre fauteuil, Léontine ?

—Votre question vient de ce que j'ai un peu tardé à vous ouvrir ? dit-elle sans s'émouvoir.

—C'est vrai.

—Avant de me lever, j'ai voulu finir les quelques mailles de ma rangée, ajouta-t-elle en lui montrant la broderie au crochet qu'elle avait reprise sur le manège en se replaçant dans son fauteuil.

Le vieillard parut se contenter de cette explication et, poussant un siège vers l'autre angle de la cheminée, il s'installa vis-à-vis de sa femme en continuant :

—Ne pensez-vous pas, chère amie, que cette longue réclusion, à laquelle vous vous condamnez si volontairement, ne serve plutôt à perpétuer qu'à guérir votre état maladif ? Votre père est si bien d'avis que vous avez besoin de distractions qu'il m'a chargé de vous conduire ce soir chez lui où il nous attend pour dîner.

—Oh ! je suis fort peu disposée à sortir, répondit plaintivement Léontine sans quitter du regard sa broderie.

Si Mme de Jozères, au lieu de rester la tête ainsi baissée, avait en ce moment levé les yeux, elle se serait aperçue du changement qui s'était subitement opéré dans les traits de son mari. Quand elle s'était remise sur son fauteuil, elle avait négligé le soin de surveiller les plis de son peignoir. Or, le devant de la jupe, au lieu de se rabattre, s'était un peu soulevé et il laissait entrevoir le bout de ses petits pieds. Ces pieds, qui auraient dû être dans des pantoufles, étaient chaussés de bottines sur lesquelles l'œil de M. de Jozères venait de reconnaître, bien légères pourtant, quelques blanchâtres mouchetures de boue.

—Elle est sortie aujourd'hui ! pensa aussitôt le jaloux, dont le visage s'assombrit.

Sur la piste des déconvertis, le vieillard ne devait pas s'arrêter. Malgré l'ampleur du peignoir qui n'accusait aucune forme, l'époux s'aperçut que sa femme, loin de s'abandonner mollement sur le dossier de son fauteuil, s'y tenait un peu gêné, en la souplesse de sa taille.

—Elle a son corset ! se dit-il.

Et, quand le hasard lui tournant les yeux vers l'âtre de la cheminée, il vit le foyer garni de bûches que la flamme n'avait encore que bien légèrement entamées, il devina que le feu devait avoir été tout récemment allumé.

—Oui, elle est sortie, se répéta-t-il, et elle ne faisait que de rentrer quand je suis arrivé sur ses talons. C'est en m'en-tendant approcher qu'elle a poussé le verrou pour avoir le temps de passer un peignoir.

Un secret motif, nous l'avons dit, devait empêcher M. de Jozères de laisser éclater la furie qui lui grondait au cœur, car sa figure retrouva bien vite son ordinaire placidité et ce fut de sa voix calme qu'il reprit :

—Laissez-moi, chère amie, vous arracher à ce coin du feu que, je vous le ferai observer, vous n'avez pas quitté depuis cinq jours.

—C'est vrai, dit Léontine en brochant toujours.

—Si peu disposée que vous soyez à sortir, il vous faut faire un effort, car, je vous le répète, nous sommes attendus ce soir chez votre père.

—Mon père m'a habituée à trop d'indulgence de sa part pour que je ne craigne pas aujourd'hui de me refuser à son désir.

—Permettez-moi d'insister, car il est un pénible motif qui rend votre visite nécessaire, prononça M. de Jozères d'un ton qu'il s'efforçait de rendre triste.

Elle leva aussitôt la tête en demandant d'un anxieux accent :

—Ma mère serait-elle malade ?

—Gravement malade.

En une seconde la jeune femme fut debout.

—Attendez-moi, dit-elle sans hésitation en se dirigeant vers sa chambre à coucher pour s'y habiller au plus vite.

Elle était à peine sortie, que le procureur tâta de la main le tabouret sur lequel sa femme assise avait posé ses pieds chaussés de bottines tachetées de boue.

—La place est encore humide, se dit-il. J'ai bien deviné, elle ne faisait que de rentrer.

Alors son regard haineux se tourna vers la porte qui s'était refermée sur Léontine, et il murmura :

—Oh ! le jour où Mme Perrier sera morte, comme je me vengerai !

L'angoisse de savoir sa mère malade fit commettre une imprudence à Mme de Jozères. Dans sa hâte de partir, elle reparut si promptement qu'il était impossible, en un si court espace de temps, qu'elle eût pu passer du négligé d'un peignoir à la toilette qu'elle portait maintenant.

—Elle n'a eu que sa robe seule à mettre, pensa le vieillard en relevant cette nouvelle preuve.

—Partons nous ? fit elle impatiente.

—En voiture ? demanda le mari.

—Sans doute.

—Un peu de marche vous ferait grand bien.

—Y pensez-vous ? par une pareille boue ! répliqua Mme de Jozères.

—Vous avez raison, chère amie. J'allais faire atteler, répondit le magistrat sans sourciller à cette réponse.

Et il s'en alla en se disant :

—Ah ! il fait trop de boue dans les rues ! Comment le sait-elle, puisqu'elle prétend n'avoir pas quitté son appartement qui n'a vue que sur la cour ?

Quand, vingt minutes après, les deux époux arrivèrent chez le docteur Perrier, ce fut la Cardoze qui leur ouvrit la porte. Avec celle qu'elle avait vue grandir, Nicole avait gardé son familier langage d'autrefois.

—Bonjour, Léontine ! dit-elle d'une voix douce en même temps qu'une lueur de tendresse éclairait son regard habituellement si dur.

Dans son inquiétude filiale, Mme de Jozères, au lieu de répondre à cet amical accueil, s'empressa de demander vivement :

—En quel état se trouve maman ?

A cette question qui témoignait d'un ardent amour de la fille pour sa mère, les grands yeux de la Cardoze reprirent leur sombre expression et s'attachèrent fixes sur Léontine.

—Est-elle donc plus mal ? insista en tremblant la jeune femme, alarmée par le silence de la servante, qui la regardait sans parler.

D'un ton lent dans lequel perçait une sorte de sauvage ironie, Nicole répondit en pâlisant :

—Votre mère?... mais elle va mieux, votre mère... M. Perrier assure que, pour cette fois encore, elle est sauvée.

—Merçi, merçi, répéta Mme de Jozères qui, sans plus s'inquiéter d'elle, s'élança, palpitante de joie, vers la porte du couloir conduisant à l'appartement de la malade.

Blême, les dents serrées, les poings crispés, la Cardozo suivit des yeux Léontine qui s'éloignait, et quand elle l'eut vue disparaître, un brif et sauvage rugissement sortit de sa poitrine.

Resté près de la servante, M. de Jozères fut témoin de cet accès de colère.

—Patience ! lui souffla-t-il.

—Il y a déjà bien longtemps que je fais preuve de patience, gronda-t-elle d'une voix rauque.

Puis, tournant le dos au magistrat, elle regagna la lingerie où elle se tenait d'habitude, en disant avec aussi peu de cérémonie que si elle parlait à un domestique :

—Vous trouverez Perrier dans son cabinet, où il s'est enfermé avec le sourd.

—Avec Caduchet... ils dorment donc ? se demanda l'exploiteur, fort étonné par cette nouvelle, en se trouvant seul.

En effet, apprendre que le gros bonhomme était dans la maison et ne pouvait entendre tous les échos et tenir de ses hurlements et de ceux de celui qui conversait avec lui, c'était un phénomène qui n'était explicable qu'en supposant que Caduchet devait dormir.

Quand de Jozères pénétra dans le cabinet, il le trouva tout-doux assis devant la table et une plume à la main.

—Ah ! c'est vous, mon cher, dit le docteur. Vous arrivez à temps pour me voir donner à rien tirer de ce vrai pot. Il y a une grande heure que, pour épargner les bégayements de Caduchet à ma femme, je converse par écrit avec cet animal-là.

—Avez-vous donc quelque chose de bien important à lui demander ?

—J'ag-z en : il a vu Mme d'Armaings passer, ce matin, sur le quai dans un fiacre. J'avais l'espoir qu'il connaissait le numéro de la voiture, il m'en a indiqué successivement une trentaine, en affirmant d'abord, puis en se dédisant... Aussi j'y renonce, comme je vous le disais.

Plume à la main, nez en l'air, regardant alternativement les deux causeurs, dont la conversation à mi-voix échappait à son oreille, le sourd attendait qu'on recommençât l'interrogatoire par écrit.

—Je vous gage que cette fois il va parfaitement me comprendre, ajouta en riant le médecin à son gendre.

Et, réunissant le bout des doigts de sa main gauche, il les porta, à plusieurs reprises, à sa bouche :

—Ah ! bon, il est l'heure de dîner... le moment des perdreaux aux confitures ! s'écria le magot qui s'expliqua le geste avec une remarquable promptitude d'intelligence.

Mais, tout en faisant son signe d'une main, Perrier, de l'autre, retirait la plume des doigts du sourd et rassemblait soigneusement l'écrivoire, les crayons et le papier qui garnissaient la table.

Caduchet, surpris, le suivait de l'œil.

—Tiens ! vous avez donc des domestiques qui vous boivent votre encre ? demanda-t-il en voyant le docteur qui enfermait à clef, dans un placard, l'encrier et ses accessoires.

Le médecin n'eut pas l'air d'avoir entendu la question, et, tout en mettant la clef de l'armoire dans sa poche, il répéta au petit gras son signe qu'on allait se mettre à table. La gourman-

dise l'emporta sur la curiosité de ce dernier, qui oublia l'encrier pour ne plus songer qu'aux perdreaux aux confitures qu'il s'imaginait être réservés à sa glotonnerie.

—Oh ! soyez tranquille, les perdreaux vont voir beau jeu... j'ai un appétit à dévorer même l'assiette, dit-il en ouvrant une large bouche dont les mâchoires, aux dents formidables, firent entendre quatre ou cinq claquements sonores.

Devant le sourd, avec la simple précaution de baisser un peu la voix, on pouvait, on le sait, impunément causer. M. de Jozères ne s'en fit pas faute, et, pendant que le vorace Caduchet exprimait sa joie, il demanda au docteur :

—Il vous faut donc toujours mettre sous clef tout ce qui est nécessaire pour écrire ?

—Vous ne trouverez pas dans la maison de quoi tracer la moitié d'un A, répondit Perrier.

—Croyez-vous donc votre femme encore disposée à tenter l'aventure ?

—Je n'en sais trop rien, mon cher, mais vous connaissez ce qu'on dit du chat échaudé?... Parce que nous en sommes sortis heureusement une fois, c'est une raison excellente pour ne pas nous y exposer une seconde.

Après ces énigmatiques paroles, le docteur poussa un gros soupir, en ajoutant :

—Nous n'aurons pas pareille chance si, par suite de la disparition prolongée d'Avril, le mandataire auquel il a confié ses papiers nous met encore la police sur le dos.

Puis, av e un mouvement de colère :

—Et dire, gronda-t-il, que nous aurons payé le coup et ce sourd idiot avait eu l'heureuse idée de prendre le numéro du fiacre.

Caduchet, en ce moment, avait passé ses deux gros bras courts derrière son dos et, de ses mains maladroites, il s'efforçait de desserrer la boucle de son pantalon. Au regard de Perrier il devina qu'il était question de lui et crut que le docteur s'impatientait :

—Allez, fit-il... marchez en avant, je vous rejoindrai à table... Vous le voyez, je suis en train de me mettre sous les armes... je donne du jeu à mon ventre... cette maudite boucle ne veut pas s'ouvrir... Allez, j'arriverai au couvert en même temps que vous.

Suant, soufflant, grognant d'impatience, le bonhomme était si burlesque que M. de Jozères, malgré sa sombre humeur, ne put s'empêcher de sourire.

—Quelle drôle d'idée vous avez eue le jour où vous vous êtes engendré de cette caricature ! dit-il à Perrier.

—Ma foi ! je vous jure que ce n'est pas moi qui ai été chercher ce comique personnage... il m'a été, un beau jour, amené ici par Mme Pillois, qui, je l'en soupçonne fort, a dû jadis avoir le cœur tendre pour lui.

A ce nom de la veuve, le procureur secoua tristement la tête.

—Elle aussi est disparue, dit-il.

—Oui, fit le médecin qui retrouva son sérieux, un moment oublié en parlant de Caduchet.

—Pensez-vous que ce soit par le fait de Paul Avril ?

Perrier haussa dédaigneusement les épaules en homme qui entend avancer une bêtise et répondit :

—Ce garçon avait plutôt intérêt à laisser la Pillois dans toute sa sécurité, à lui donner en rien l'éveil... afin de l'espionner à son aise. De cette seule façon, il pouvait arriver à quelque chose d'utile pour lui.

Et, après être resté un moment pensif, le docteur continua en baissant la voix :

— Non, je ne puis m'ôter de l'esprit cette idée que je vous communiquais l'autre soir dans le foyer des Italiens. L'héritier n'est pas notre plus redoutable ennemi. Somme toute, si exagérées que doivent être ses prétentions, on peut en finir avec lui en les satisfaisant... Là n'est pas le plus grand danger.

Pendant que parlait le docteur, Caduchet n'avait cessé de s'escrimer après la boucle de sa ceinture dont l'ardillon ne bougeait pas.

— J'ai les bras un peu courts... le meilleur moyen serait de retirer mon pantalon... Diable de ceinture ! si je n'arrive pas à la desserrer, je n'aurai pas de place pour loger les perdreaux ! geignait-il en suant à grosses gouttes.

— Et où voyez-vous donc le danger ? demanda de Jozères, sans se préoccuper du sourd.

— Je vous l'ai dit aux Italiens. Outre Paul Avril qui nous menace à visage découvert, il existe dans l'ombre un ennemi qui rôde autour de nous... et cet ennemi-là est terrible, car je cherche vainement l'intérêt qui le pousse contre nous.

— Bah ! bah ! fit ironiquement le gendre. N'avons nous pas assez de périls à détourner de nous, sans que votre imagination aille encore en forger d'autres ! A quels fameux exploits avez-vous donc reconnu l'existence de ce prétendu et mystérieux ennemi ?

En homme qui ne se sent pas compris, le beau-père jeta un regard de pitié sur son gendre et reprit d'un ton grave :

— A quels exploits, demandez-vous ?... A la soudaine fuite de la Pillois et à l'assassinat de votre domestique Bricard, deux faits dont je n'ai pas encore trouvé la cause logique.

Le dernier mot de Perrier fut ponctué par le bruit d'un déchirement qui se fit entendre, suivi aussitôt de cette phrase joyeuse de Caduchet :

— Je suis arrivé à mon but par une autre voie. Faute de pouvoir ouvrir la boucle, j'ai arraché la patte qui la retenait.

Puis, relevant son gilet, il passa le pouce dans la ceinture de son pantalon, qui se tendit béante :

— Hein ! fit-il tout satisfait, vous le voyez, j'ai du jeu maintenant.

Il achevait comme la Cardoze ouvrit la porte du cabinet

— Le dîner est servi, annonça-t-elle.

Sans avoir besoin d'entendre, le sourd avait deviné ce que signifiait l'apparition de la servante.

— Bravo ! Dodoze, s'écria-t-il en se lançant à la suite de cette fille, qui, après ces trois mots, dits d'un ton brusque, s'était retirée aussitôt.

— Quel motif peut encore la rendre furieuse ? J'avais pourtant fini par la calmer... Il est donc arrivé du nouveau ? murmura le maître surpris de la méchante humeur avec laquelle Nicole avait prononcé sa courte phrase.

— Je sais ce qui la met en colère, avança le procureur. Quand Léontine est arrivée ici, sa première parole à la Cardoze a été pour Mme Perrier.

— Eh bien ? fit le docteur qui sembla ne pas avoir saisi le sens de cette réponse.

— Il paraît que Nicole perd patience !

A cette réponse, Perrier eut un violent mouvement de colère et, avec un accent qui annonçait en lui la révolte, il répliqua d'une voix brève :

— Croit-elle donc que je puisse aller plus vite que le violon !...

— Tâchez de le lui faire comprendre.

— Eh ! elle le sait aussi bien que moi... mais quand elle est butée, il est impossible de lui parler raison, gronda le médecin exaspéré.

Après un instant de réflexion, pendant lequel se calma son irritation, il reprit :

— Ainsi donc, Léontine est près de sa mère ?

— Elle s'est rendue tout droit à la chambre de Mme Perrier en entrant ici.

— Bien. Je vais la voir, en passant chez ma femme, avant de nous mettre à table. Vous, faites prendre patience au sourd et...

— Et ? répéta M. de Jozères en le voyant hésiter à continuer.

— Et tâchez de retenir Nicole dans la salle à manger pendant que je serai chez Mme Perrier... vous m'éviterez ainsi une nouvelle scène.

Tout en parlant, il avait soulevé la tapisserie qui masquait la porte par laquelle il allait sortir.

Derrière ce rideau apparut Nicole.

— Ah ! tu es revenue pour nous écouter ! s'écria Perrier en reculant de surprise.

— Oui, fit le Cardoze de sa voix dure.

— Et que veux tu ?

— Je veux te dire que j'ai assez attendu... De Jozères t'a annoncé que je m'impatientais... c'est la vérité... il faut que la chose ait une fin.

— Attends encore un peu, prononça le docteur d'un ton suppliant.

— Il y a déjà vingt cinq années que tu me répètes la même phrase, Perrier. Pour toi les ans ont pu passer vite, car tu n'éprouvais aucune privation... mais, pour moi, qui ai compté les heures une à une, le temps a été un long supplice.

— Mais c'est pour "elle"... dans son unique intérêt... que je fais un appel nouveau à ta patience.

La Cardoze parut être en proie à une douloureuse hésitation, puis deux grosses larmes coulèrent de ses yeux noirs.

— Je souffre pourtant bien ! dit elle d'un ton brisé.

— Encore ce sacrifice, ma bonne Nicole, insista Perrier en joignant les mains.

— Tu m'affirmes que c'est pour elle, n'est ce pas ? reprit la Cardoze après un silence.

— Je te le jure.

Avec une voix dont l'exrême douceur révélait en cette femme une sensibilité qu'on n'aurait pu supposer, elle dit lentement :

— Soit ! j'attendrai toujours... Mais, tu le sais, je suis une sauvage dont, bonnes ou mauvaises, les émotions sont violentes... Je t'en supplie, aussitôt qu'il se pourra, abrège mon martyre.

Alors les yeux tout mouillés de pleurs, la Cardoze s'effaça pour dégager le passage en ajoutant :

— Va voir ta femme, Perrier.

Le docteur passa devant elle et disparut.

Quand, derrière la servante qu'il avait suivie, M. de Jozères arriva dans la salle à manger, il trouva Caduchet attablé jusqu'au menton.

— Ah ça ! le docteur et vous que faisiez vous donc ? lambins !... Les perdreaux vont être desséchés, braila le sourd.

— Perrier, avant de se mettre à table, est allé faire une visite à sa malade.

—Marmelade ?... Ils sont à la marmelade ?... on m'avait dit aux confitures... N'importe ! je suis courageux quand il s'agit de m'instruire, répondit le goinfre qui avait entendu suivant sa coutume.

Si expéditif à avaler que fut l'obèse affamé, il n'avait pas encore achevé son potage quand reparut le docteur. Au lieu de marcher à la table, Perrier se dirigea vers Nicoïe, qui se tenait debout près du buffet, et lui dit d'une voix affectueuse :

—Nous ne sommes que trois convives, et Sylvain seul peut suffire à notre service. Veux-tu t'occuper de faire dîner Léontine ? Elle tient à ne pas quitter la chambre de ma femme, bien que je lui affirme que la malade, qui s'est endormie, ne court plus le moindre danger.

A ces mots, un éclair de joie étincela dans les yeux de la rude créature :

—Merci, Perrier, fit-elle d'un ton ému.

Et elle quitta la salle avec un visible empressement.

—Vous l'avez rendue bien heureuse, dit de Jozères.

—Pauvre créature ! soupira, en guise de réponse, le docteur dont, à peine assis, le premier soin fut d'empiler sur l'assiette de Caduchet les morceaux d'un plat qui venait d'être servi.

—Vous avez l'étouffé, souffla le procureur.

—Avec la bouche pleine il n'en sera que plus sourd et moins bruyant... nous pourrons alors causer à l'aise, répliqua Perrier.

La vue de cette montagne de viande fut loin de déconcerter le glouton.

—Eh ! eh ! amusez-vous, vous tenez à ce que j'y revienne, cher amateur, car en voici grand besoin de quoi me mettre en goût... je ne dis pas non... j'ai du jeu, je puis m'embarrasser à présent.

Et il se jeta intrépidement, la fourchette tendue, sur l'assiette, dont le contenu aurait fait hésiter trois mangeurs ordinaires.

—Maintenant que notre homme est à l'œuvre, voulez-vous que je vous rende compte de ma visite à l'hôtel d'Armangis ? proposa M. de Jozères.

—Inutile, mon ami. Du moment que votre premier soin, en entrant ici, n'a pas été de m'en parler, j'ai deviné tout de suite que vous n'aviez pu rien apprendre sur la fugitive.

—Oui, mais, à défaut de Mme d'Armangis, ne pourrions-nous pas parler de son mari ?

—Que lui est-il donc arrivé ? demanda vivement le docteur dont la mine devint inquiète.

—Vous savez qu'il passe pour un maniaque de solitude... un misanthrope... une espèce de loup, comme disent les gens de son quartier, quand ils le voient passer, sombre, triste et toujours seul ?

—Oui, fit Perrier. M. d'Armangis est une nature faible, incapable du plus petit effort d'énergie. Il y a dans son passé un souvenir qu'il ne peut oublier. Il vit avec une incessante et terrible pensée qui, après lui avoir créé la plus misérable existence, finira par le tuer.

—Apprenez donc, cher ami, que cette pensée, en attendant qu'elle le tue, a rendu fou M. d'Armangis, annonça lentement le gendre.

Cette inattendue révélation fit tressauter sur son siège le médecin, qui s'écria d'une voix effrayée :

—Fou ! il est fou ?

—A tel point que, devant moi, il a voulu étrangler sa

filie... sa bien-aimée Blanche... il est vrai qu'il la prenait pour sa femme.

(A CONTINUER.)

Commencé le 3 Juillet 1884 — [No 236].

Nos lecteurs voudront bien lire attentivement les avantages offerts au public et les informations.

AVANTAGES OFFERTS AU PUBLIC

A toute personne qui, maintenant, nous enverra le montant de sa souscription pour une année ou plus, recevra gratuitement tous les numéros parus depuis le commencement de la publication ; des DRAMES INCONNUS, c'est-à-dire depuis le 1er juillet 1884 celle qui nous enverra deux années (\$2) recevra tous les numéros parus depuis le commencement de la publication des MEURTRIERS DE L'HÉRITIÈRE, soit depuis le 13 décembre 1883 à ce jour, et le journal durant deux autres années ; celle qui nous enverra trois années (\$3) recevra tous les numéros parus depuis le commencement de la publication de LA FILLE DE MARGUERITE, c'est-à-dire depuis le 12 octobre 1882 à cette date et le journal pendant trois autres années ; celle qui nous enverra le montant de son abonnement pour quatre années (\$4) recevra tous les numéros parus depuis le commencement de la publication d'UNE VENGEANCE DE PEAU ROUGE, commencée le 1er janvier 1882, ou l'année 1881 complète, et le journal pendant quatre ans.

o — AUTRES AVANTAGES — o

Toute personne qui nous enverra la souscription de deux nouveaux abonnés recevra comme prime l'une des années ci-après mentionnées, à son choix ; celle qui nous enverra la souscription de trois nouveaux abonnés recevra deux années ; celle qui nous enverra la souscription de quatre nouveaux abonnés recevra trois années ; celle qui nous en enverra cinq recevra quatre années, enfin, celle qui nous en enverra six recevra la collection complète depuis le 1er janvier 1881 à ce jour, plus le journal durant un an, gratuitement.

Nous n'envoyons aucune prime ni le commencement d'aucun feuilleton avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

Afin de permettre au public de l'apprécier, nous enverrons, GRATUITEMENT, quelques copies du journal à toute personne qui nous fera parvenir son nom et son adresse, pourvu que ce soit en dehors des limites de la cité de Montréal.

Aucun nom n'est inscrit sur nos listes d'abonnés avant que le prix de l'abonnement soit payé.

INFORMATIONS — Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : — Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payables d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois. Pour la ville de Montréal, 50 cents en plus par année.

Aux agents : 16 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Sur réception du prix, nous expédierons tous les numéros parus depuis le 1er janvier 1881 jusqu'à ce jour.

Voici maintenant le sommaire du *Feuilleton Illustré* depuis sa fondation (1er janvier 1880), et que nous fournirons sur demande :

PREMIÈRE ANNÉE, 1880 — Épuisée.

DEUXIÈME ANNÉE, 1881 — *Les Aventures du Capitaine Vatan, Une Dame de Pique, Un Échappé de la Bastille ou Exilé l'Empoisonneur*. — Ce dernier roman se termine en 1882.

TROISIÈME ANNÉE, 1882 — *Une Vengeance de Peau-Rouge, Un Échappé de la Bastille ou Exilé l'Empoisonneur* (suite et fin), *La grande Halle, La Demoiselle du Cinquième, Le Testament Sanglant, La Fille de Marguerite*. — Ces deux derniers romans se terminent en 1883.

QUATRIÈME ANNÉE, 1883 — *La Fille de Marguerite et Le Testament Sanglant* (suite et fin), *Les Dramas de l'Argent, Les Meurtriers de l'Héritière*. — Ces deux derniers romans se terminent en 1884.

CINQUIÈME ANNÉE (1884) — jusqu'au 1er juillet — *Les Dramas de l'Argent et Les Meurtriers de l'Héritière* (suite et fin).

MORNEAU & CIE, ÉDITEURS,

Boîte 1986.

475 rue Craig (vis-à-vis la rue St-Gabriel.)